

nière très imparfaite, ou ne la considérant qu'avec des yeux prévenus qui en altèrent pour l'esprit et pour le cœur la notion véritable, vos époux, vos frères et vos fils la voient reluire dans votre vie, ou vous l'entendent exposer à l'occasion dans toute sa simplicité ; si vous veillez à en inspirer l'amour à vos jeunes enfants, à vos serviteurs, et à leur donner sur les différents points des matières religieuses, des notions précises et exactes.

Vous serez des apôtres de la vérité dans vos relations d'amitié et de convenance, lorsque, rencontrant une femme, bonne au fond, mais entraînée par ce tourbillon des joies humaines qui donne le vertige à tant de nobles natures, vous lui ferez entendre à propos une parole de sagesse sur la frivolité des plaisirs mondains ; lorsque une autre ayant placé toutes ses affections dans les choses de la terre, et venant à être blessée par un coup imprévu et d'autant plus sensible qu'il part de la main même dont elle devait moins se défier, vous saisissez cette occasion de lui faire apprécier la différence qu'il y a entre les sentiments si variables des créatures et l'affection si puissante du Créateur ; lorsque vous ferez sentir à tous, par vos manières à la fois dignes et aimables, simples et douces, que la religion se concilie parfaitement avec les exigences légitimes de la société, qu'elle approuve et sanctionne toutes les distractions bonnes et bienséantes, qu'elle consacre toute société, toute joyeuseté, comme disait le grand évêque de Genève, qui ne blesse en rien les droits de la charité fraternelle ; lorsque l'occasion se présentant, vous glisserez dans une visite, dans une soirée, à propos d'une mort subite, d'une première communion, d'une infortune accablante, inopinée, quelques-unes de ces paroles naturellement chrétiennes qui provoquent dans l'âme des réflexions sérieuses sur l'instabilité des choses terrestres, sur le bonheur des années de première innocence, sur l'état affreux où doit se trouver l'âme jetée sans préparation aux pieds du souverain Juge.

Vous serez enfin des apôtres de la vérité dans l'accomplissement de vos devoirs de bienfaisance, si vous contribuez au maintien et au développement des pieux asiles où les enfants des pauvres reçoivent l'instruction chrétienne ; si dans une visite aux malheureux, vous cherchez à leur rappeler ces enseignements vivifiants de l'Évangile que la misère et les inspirations du désespoir leur ont fait peut-être oublier ; si vous leur apprenez à se souvenir des souffrances de leur divin Maître au milieu de leurs propres douleurs ; si vous leur enseignez à regarder le ciel comme une compensation certainement magnifique, réservée à leurs privations d'ici-bas ; si vous savez, en un mot, leur faire comprendre qu'il y a une Providence qui dispose toutes choses dans le présent et dans l'avenir, qui veille sur eux comme sur vous, et qui, vous envoyant aujourd'hui comme ses représentants et ses organes visibles, ne les abandonnera sûrement pas, s'ils sont fidèles à sa sainte loi.

C'est ainsi, femmes du XIX^e siècle, que vous marcherez sur les pas de vos glorieuses aïeules, et que vous mériterez d'être appelées à votre tour des apôtres de la vérité de l'Évangile, comme vous mériterez par votre conduite modeste et charitable, d'être appelées, à leur exemple, les apôtres de la vertu et du bien.

(A continuer.)

L'ABBÉ BONNE-FOY.

Inconséquences du Protestantisme.

Un orphelin catholique se vit envoyé à une école protestante. Le maître, pour connaître le degré d'instruction de l'enfant, lui dit de réciter ses prières. Celui-ci récita donc couramment le *Pater* et il allait commencer l'*Ave Maria*, lorsque le maître, l'interrompant, lui dit : " Ne parlons pas de cela ; nous n'avons rien à démêler ici avec la *Vierge Marie* ! "

L'enfant passa au *Credo* et lorsqu'il arriva à ces mots, " *et il fut conçu du Saint-Esprit*, " il regarda le maître : " Monsieur, s'il vous plaît, dit-il d'un air narquois, la voilà encore, qu'en ferai-je, faut-il continuer, et dire : *est né de la Vierge Marie*. "

Nous ne savons ce que le maître lui en fit faire ; mais ceci prouve une fois de plus l'*inconséquence du protestantisme*. Ce maître sans doute n'a pas pu se tirer mieux d'affaire que les évêques protestants qui, en donnant la bénédiction nuptiale, disent gravement aux époux ces paroles *catholiques* : " *Que l'homme ne désunisse pas ce que Dieu a uni*, " et qui le lendemain rediront ces *mêmes paroles* aux *mêmes époux* qui auront changé, l'un de *femme* et l'autre de *mari*.

La jeune princesse Marie Leckzinska, alors âgée de onze ans, pendant son séjour en Suède parmi les *luthériens*, leur offrit dans sa conduite la plus belle apologie de la foi *catholique* qu'ils ont abandonnée. En plusieurs occasions, les ministres et les docteurs même de l'hérésie ne purent s'empêcher d'admirer et de louer sa piété. Dans un voyage de dévotion qu'elle faisait un jour pour visiter les *reliques* de sainte Brigitte, princesse de Suède, elle pria un évêque luthérien de vouloir bien l'accompagner chez le particulier possesseur des ossements de la sainte, et luthérien lui-même. Arrivée sur les lieux, elle expose au propriétaire le sujet de son voyage. Celui-ci lui ouvre un tiroir où étaient renfermées les *reliques* qu'elle désirait voir, en lui avouant qu'il était surpris qu'elle se fût donné la peine de venir de si loin pour voir une tête de mort.

" Eh bien, reprend la princesse, faites-moi donc le plaisir de me donner cette tête qui vous est inutile, ou si vous aimez mieux, vendez-la-moi. "

Comme ce luthérien se défendait de lui accorder sa demande.

" Engagez donc ce monsieur, je vous prie, dit-elle à l'évêque, de m'accommoder de sa tête de mort. "

— Je m'en garderai bien, répond celui-ci ; il ne faut pas que cette tête sorte du royaume.

— Mais c'est la tête d'une catholique.

— N'importe, c'était une excellente femme.